

La provocation de l'amour

Saint Luc raconte ici un brutal retournement de situation dans la synagogue de Nazareth. C'est la suite de l'évangile de dimanche passé. Après la lecture du prophète Isaïe, Jésus prononce un bref et saisissant commentaire : *Aujourd'hui s'accomplit ce passage de l'Écriture que vous venez d'entendre.* Les siens, d'abord admiratifs, deviennent ensuite furieux et veulent le tuer. Ce raccourci des événements est propre à Luc qui résume ainsi tout le parcours de Jésus de manière frappante. Celui-ci ne profite jamais de son pouvoir de séduction et provoque sciemment ceux qui le suivent. Après le miracle de la multiplication des pains, par exemple, ses propos sur le *pain de vie* scandalisent ceux qui voulaient le faire roi. De même, quelques jours après son entrée triomphale à Jérusalem, la ville réclamera sa crucifixion.

Ici, cette subite violence semble provoquée par Jésus lui-même qui annonce, alors même que tous semblent encore sous son charme, qu'en tant que prophète, il ne peut être accueilli dans son pays. La première lecture montre Jérémie, consacré dès avant sa naissance et chargé de la difficile mission d'affronter son peuple en lui présentant la parole de Dieu. Le drame du prophète se réduirait-il à n'être qu'une sorte de provocateur sacré ? Un homme que Dieu met à part, sépare, consacre pour se tenir face aux autres et vomir sur eux leur vérité, tel un jugement absolu et définitif tombé du ciel ? Dieu le soutiendrait-il de sorte qu'il puisse couper ainsi toute relation avec les autres ? Dieu serait-il donc l'Absolu, celui qui ne dépend de rien ni de personne, et vient écraser de sa vérité irrévocable notre malice et notre médiocrité ? En version comique, le prophète serait-il une sorte d'Obélix sur la scène d'un théâtre de Rome, tétanisé par le trac et comme au bord du gouffre, qui déclare aux spectateurs médusés : *Ils sont fous, ces Romains !?* Ou en version tragique et malheureusement bien actuelle : le prophète serait-il le fanatique qui égorge l'infidèle, quel qu'il soit, au nom de son Dieu colérique et bafoué ?

L'émouvante hymne à la charité de saint Paul aux Corinthiens doit guider notre regard sur le mystère prophétique et la mission de Jésus. Au milieu des siens à Nazareth, ou n'importe où ailleurs, Jésus qui parle nous fait entendre l'amour lui-même, patient et serviable, sans jalousie ni vantardise. Jésus est l'amour qui est avant toute chose, celui qui nous *façonne dans le sein maternel*, l'amour *qui ne passera pas*, l'Éternel mais non pas l'Absolu sans relation. Il nous fait entendre le mystère éternel de cet amour, qui au creux de nous-mêmes, mendie tendrement une réponse. C'est la charité qui meut le prophète pour provoquer notre amour. Il vient donc par le dehors nous rappeler à notre soif intérieure. L'amour-Dieu est une provocation, douce et si profonde qu'elle en est déstabilisante. Rien n'est plus terrible en effet que de se tenir en face de l'amour sans aimer, sans le laisser jaillir de nous. Notre vanité éclate alors violemment au grand jour. *J'aurais beau parler toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, s'il me manque l'amour, je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante. J'aurais beau être prophète, avoir toute la science des mystères et toute la connaissance de Dieu, j'aurais beau avoir toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien. J'aurais beau distribuer toute ma fortune aux affamés, j'aurais beau me faire brûler vif, s'il me manque l'amour, cela ne me sert à rien.*

Je ne suis rien, je ne sers à rien, s'il me manque l'amour : un pauvre sans Bonne Nouvelle, un captif en mal de libération, un aveugle mendiant la lumière, pour reprendre justement cette parole d'Isaïe

que Jésus accomplissait alors. *De Nazareth que peut-il sortir de bon ?* disait-on en Judée. A Nazareth même les gens respirent ce mépris d'eux-mêmes. Ils n'attendent rien de bon ni de nouveau, d'original ni de génial qui pourrait venir d'eux-mêmes. Alors qu'accueillir l'amour qui appelle au-dehors provoque au dedans un bouleversement total de tout l'être. La charité devant eux vient tout déranger en eux parce qu'elle veut tout ré-ordonner, tout enflammer. Rester seulement passif devant l'amour qui les appelle, c'est non seulement ne pas l'accueillir mais bien le rejeter.

Alors, serions-nous de Nazareth ? Oublieux du mystère de Dieu qui nous habite, habitués au mépris ambiant de nous-mêmes et de ce qui nous entoure ? Ou bien respirons-nous le souffle profond de l'amour qui nous porte et nous consacre pour faire de nous un peuple de prophètes ?

Pour terminer permettez-moi de vous lire le texte¹ que Mandela, un prophète de notre temps, lut au jour de son investiture à la présidence de l'Afrique du Sud en 1994.

*Nous sommes nés pour rendre manifeste la gloire de Dieu qui est au-dedans de nous.
Elle est en chacun.*

Notre peur la plus profonde n'est pas d'être incapable.

Notre peur la plus profonde est d'être puissant au-delà de toute mesure.

C'est notre lumière, pas notre ombre, qui nous effraie le plus.

Nous nous demandons : Qui suis-je, pour être brillant, magnifique, talentueux et fabuleux ?

En fait, qui êtes-vous pour ne pas l'être ?

Vous êtes un enfant de Dieu.

Jouer petit ne rend pas service au monde.

Il n'y a rien de sage à vous rétrécir

de telle sorte que les autres ne se sentent pas en danger à cause de vous.

Nous sommes nés pour rendre manifeste la gloire de Dieu qui est au-dedans de nous.

Elle est en chacun.

En laissant notre lumière briller,

nous donnons incidemment aux autres la permission d'en faire autant.

Lorsque nous sommes libérés de notre propre peur,

notre présence libère automatiquement les autres.

Quelle provocation : si nous ne reflétons pas la gloire de Dieu – nous explique Mandela –, l'éclat de son amour, c'est que la peur l'empêche de rayonner depuis notre plus profond !

Je voudrais seulement préciser encore la dernière idée de ce message magnifique. La libération n'est pas automatique au sens où l'amour n'aurait plus besoin de notre libre consentement. Jésus se laisse transpercer à la croix pour ouvrir l'accès intérieur à ce qui nous habite. Aussi dérangement que puisse être la douce approche de l'amour qui nous cerne, rien ni personne ne nous forcera jamais. C'est fait : son cœur est ouvert, mais sans notre consentement, le volcan dort. Le jaillissement de la source attend encore.

¹ De Marianne Williamson